

grus canon à la pompe du vaisseau fut tiré et éclata avec une horrible explosion, répandant la mort et la destruction sur le pont du vaisseau. L'arme créva à la culasse, et ce furent les fragments qui tuèrent et blessèrent tant de monde.

Le président des États-Unis était à bord et venait de descendre à la chambre, lorsque l'explosion eut lieu. Ce qui est étonnant c'est que malgré le grand nombre de James (il y en avait deux cents) qui se trouvaient à bord, pas une seule ne reçut de mal. Les renseignements les plus récents sur cette affreuse catastrophe font monter le nombre des morts à six personnes; celui des blessés n'est pas encore bien connu.

BRIGITTE.

SUIVE.

Il revenait sur sa conduite à l'égard de son fils Guillaume, et reconnaissait combien il avait injustement maltraité celui qui le méritait le moins. Celui-là seul, en y songeant, lui avait rendu des services et ne lui avait jamais donné de justes sujets de plaintes. Il se rappelait mille traits, où sans son aveuglement, il aurait jugé le cœur droit et bon de cet enfant. Une nuit notamment, dans ses premiers chagrins, il se débattait sous l'obsession d'un mauvais rêve et se plaignait sans doute assez haut. Guillaume, en rentrant, l'avait entendu de l'escalier, s'était glissé dans la chambre, et, voyant le pénible état de son père, il l'avait aussitôt réveillé en disant:—Mon père! mon père! qu'avez-vous? Ce n'est rien, je suis-là—Mais, lui, avait chassé brutalement Guillaume, fort en colère que ce drôle l'eût réveillé. C'est ainsi que ce pauvre Guillaume, brusque et concentré en lui-même, mais qui se serait jeté dans le feu pour son père, avait toujours été repoussé par le bonhomme.

Quesnel se rappelait encore qu'une autre fois, beaucoup plus tard, quand ses enfans le ruinaient, quand il apprenait de toutes parts des folies ou des dettes et voyait chanceler sa maison si péniblement établie, il était un soir assis auprès du feu, la tête penchée sur ses genoux, dans une attitude de profonde et cruelle méditation. Guillaume était entré par hasard, et, voyant son père dans cet état, qui lui était si peu ordinaire, s'était jeté au-devant de lui en s'écriant:—Qu'est-ce? voyons, mon père, qu'est-ce que vous avez? que vous a-t-on fait? vous n'avez qu'à parler. Voulez-vous de l'argent? j'en trouverai.—Le bonhomme surpris lui dit:—Merci, Guillaume! Il fut touché jusqu'au fond du cœur; mais cet attendrissement n'avait eu qu'un moment, tandis qu'il pleurait tout seul à présent, quand il venait à se rappeler ces détails. Sa pensée revenait sans cesse à ce pauvre enfant qui n'avait porté que des guenilles quand ses frères volaient la maison pour afficher le luxe. Guillaume cependant ne donnait plus signe de vie. Quesnel résolut enfin de s'informer de lui à l'insu de sa fille, dont il se méfiait. Il alla prier un négociant qui partait pour Paris d'y faire certaines démarches, et lui donna même une lettre qu'il fit écrire secrètement. Mais, comme tout se sait en province, on pénétra vite les regrets de Quesnel pour son fils Guillaume, ses opinions cachées sur le compte de sa fille; on jugea qu'il pourrait changer de dispositions à l'égard de son bien, et l'on ne se présenta pas davantage pour épouser Madelon.

Guillaume reçut en pleurant de joie la lettre de son père, où perçait un retour tardif. Il avait fait divers métiers depuis son départ, et avait traversé bien des crises, trop fier et trop ulcéré pour retourner dans son pays. Il aurait tout oublié pour courir dans les bras de son père, mais il occupait dans une banque un chétif emploi qui ne le laissait pas libre. Il répondit avec grande effusion de cœur en remettant son voyage et en jurant au bonhomme qu'il l'embrasserait encore une fois avant de mourir.

Madelon découvrit cette correspondance, et vit du même coup à quel point elle menaçait ses intérêts; elle n'ignorait pas que son père la craignait trop pour l'aider, et combien le réveil de ses sentimens pour Guillaume pouvait lui nuire. Chose surprenante, en effort, dans un homme jadis si maître chez lui, et qui ne s'explique que par un extrême abattement, le vieux Quesnel craignait sa fille, qui, le voyant baisser, avait pris peu à peu un ton plus dur avec lui. Elle voulut d'abord user de son ascendant comme si elle devait souffrir le bonhomme en lui déclarant seulement qu'elle savait tout. Il n'y avait rien que d'ordinaire et d'innocent dans cette correspondance; mais on aurait aisément démêlé, au ton dont parlait la fille et dont se défendait le père, l'importance secrète qu'ils y attachaient tous deux. Madelon s'aperçut qu'il n'était plus possible de changer les idées du vieillard ni sur elle ni sur son frère, et qu'elle ne ferait que les confirmer par la violence; alors elle s'y prit autrement, dit beaucoup de bien de Guillaume, et flatta l'affection tardive de Quesnel, qui ne s'y laissa guère prendre.

Guillaume bientôt fit savoir qu'il pourrait se rendre aux instances réitérées que lui faisait son père de revenir passer quelque temps au pays. Il s'en alla même à peu près le moment de son arrivée. Cette nouvelle fit trembler Madelon, mais le vieux père Quesnel en fut transporté; et pendant un mois, il s'allait poster dès le matin sur la grande route, criant indistinctement à toutes les voitures qui passaient:—Guillaumet! Guillaumet!

Il était déjà fort affaibli, quoique sain et vivant bien, mais il avait alors soixante-dix ans, et les chagrins avaient avancé de beaucoup la ruine de ce tempéramment robuste et vivace. Guillaume enfin écrivit qu'il lui serait impossible d'entreprendre le voyage qu'il s'était proposé. Quand on lut cette lettre au vieux Quesnel, il dit sourdement en s'essuyant les yeux:—Je ne mérite pas de le voir avant de mourir.

À dater de ce moment, ses facultés baissèrent sensiblement; il laissa pé-

nétrer ses projets de testament, en faveur de Guillaume, et s'adressa, pour ce sujet à un certain Breguet, espèce d'homme d'affaires de campagne. Son intention n'était pas de laisser sa fille sans ressources, mais il était clair qu'il voulait laisser le meilleur de son bien à son fils. Il fit écrire ses dernières dispositions, qu'il laissa chez Breguet, toujours sans en parler à sa fille, mais elle était parfaitement instruite de tout. Curieuse comme une femme de province et de sa condition, stimulée en outre par l'intérêt, elle s'était procuré jusqu'à de fausses clés de toutes les cachettes du vieillard, qui n'avait pas un chiffon de papier qu'elle n'eût lu cent fois.

Bientôt le vieux Quesnel ne parut plus au dehors. La tête assez dérangée, et retombé pour ainsi dire en enfance, il s'obstina même à demeurer enfermé dans sa chambre et ne parla plus. Il habitait alors, comme on sait, la petite maison qu'il avait hors de la ville, au milieu des jardins. Sa fille avait eu soin d'en écarter tout le monde, et d'ailleurs le vieux Quesnel, trop occupé toute sa vie, n'avait jamais eu d'amis. Madelon, seule avec une femme qui travaillait au potager, le gardait dans cette espèce de prison. Quand on lui demandait par hasard de ses nouvelles, elle exagérait son état, et les voisins n'appelèrent plus le bonhomme que Quesnel-le-Fou.

Dans son égarement farouche, son idée fixe était, à ce qu'il paraît qu'on venait le voler; il lui échappait à ce propos d'étranges paroles avec sa fille elle-même; il lui criait souvent, dit-on:—Il te tarde que je meure, pour piller mon portefeuille. Ah! je te connais, va! Ou bien quelquefois, le soir, quand on lâchait le chien dans l'enclos:—Les voleurs ne sont pas dehors, ils sont chez moi, disait-il; je t'ai entendue, l'autre nuit; tu as essayé de forcer l'armoire; tu veux mes billets, tu veux mon argent, tu veux mes papiers, tu ne les auras pas! Et chaque soir il verrouillait la porte de sa chambre.

Guillaume écrivit encore, mais ses lettres furent soigneusement interceptées par Madelon, ainsi que les dernières que son père avait tenté de lui adresser. Le soin de cette correspondance s'était perdu dans la tête affaiblie du vieillard, mais il n'en disait pas moins ouvertement. "Tout ce que j'ai sera pour Guillaume."

Six ans s'écoulèrent: le vieux Quesnel, tout à fait idiot, s'était alité, et l'on ne pensait plus à lui, quand tout à coup on apprit un matin qu'il était mort, et sa fille fut déclarée son unique héritière au grand étonnement du pays.

On parla beaucoup de la mort de Quesnel, à cause de certaines circonstances: on prétendait avoir vu des gens suspects rôder fort tard dans la maison; et, si l'on en croit les bruits qui se répandirent, il se passa des choses bien criminelles dans cette nuit où mourut le vieux Quesnel. Il fut dit que l'homme d'affaires Breguet, gagné par Madelon, lui avait, pour une certaine somme, livré ses secrets, prêté son office, et qu'ils avaient abusé de l'égarement du vieillard et des progrès de l'agonie pour lui arracher un second testament, en lui faisant croire qu'il s'agissait de son fils. On allait jusqu'à parler de personnages supposés, déguisés en prêtres et en gens de loi. Le vieux Quesnel avait, jusqu'au dernier moment, dit-on, articulé à plusieurs reprises:—Pour Guillaume! c'est à Guillaume! A quoi les acteurs de la scène répétaient:—Oui, Guillaume, votre dernier garçon." Et enfin le pauvre homme s'était éteint en prononçant le nom de son fils au milieu de cette abominable comédie.

Des gens qui assurément tenir le fait de la jardinière racontaient encore à cette occasion une chose effrayante. Après la scène du testament, le mourant était tombé dans un anéantissement si profond qu'on l'avait cru mort, et l'on avait pris les dernières dispositions. A ce moment, dans la même chambre, Madelon venait d'ouvrir l'armoire pour y chercher un coffret qui contenait les bijoux de famille et une somme en or. Elle était seule avec la jardinière, qui était assise dans un coin, et prenait la lumière pour s'éclairer. Tout à coup, comme elle venait d'ouvrir le coffret, le vieux Quesnel se redressa sur son séant, levant la tête et s'écria d'une voix qui semblait sortir de la tombe:—Ah! Madelon! tu pouvais attendre que j'eusse les yeux fermés.—Ses yeux, tout grands ouverts, reluirent dans l'ombre, et il remonta sur son oreiller. On ajoutait que Madelon, épouvantée, avait laissé échapper sa lampe, et qu'on avait été obligé de lui faire boire un verre d'eau pour la remettre.

Quoi qu'il en soit, le testament fut déclaré authentique et valable. On n'eut point de preuves sur les manœuvres suspectes de cette nuit, et un parent éloigné qui se trouva lésé par ce testament, et qui essaya de l'attaquer en justice, perdit son procès.

Madelon Quesnel avec une dot d'environ trente mille francs, trouva l'un des meilleurs partis du pays. Dix ans plus tôt la rumeur publique l'en eût chassée, mais la révolution avait tout perverti, d'honnêtes gens étaient persécutés, des misérables s'étaient enrichis; on ne faisait plus de cas que de l'argent, de quelque façon qu'on l'eût acquis. Il y eut d'ailleurs des gens qui soutinrent l'innocence de la fille Quesnel. Ils n'eurent point de peine à prouver que le vieux Quesnel était un restant d'aristocratie qui avait fait le malheur de ses enfans, et l'on cita tous ses traits de dureté. Ce fut pourtant cette réputation d'honnêteté et d'attachement à l'ancien régime qui servit à l'établissement de sa fille. Un jeune homme de Bordeaux, qui venait de quitter l'armée avec un grade honorable, en entendit parler par hasard chez un notaire du pays; et comme il était pressé, pour échapper au service, de succéder à son père dans un petit commerce de vins qu'il pouvait agrandir, il voulut voir cette fille, que le notaire lui conseillait d'épouser. C'était un honnête garçon que les bruits répandus, épouvan-